

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 16 FEVRIER, 1871.

LES COLLÈGES CLASSIQUES.

La discussion engagée dans les colonnes de *L'Opinion Publique* sur le caractère de l'enseignement fourni par nos collèges à la jeunesse canadienne, a pris une tournure et des proportions inattendues : on a voulu "mettre le feu aux poudres," et en même temps l'on a porté la discussion sur un terrain nouveau. L'auteur de l'article intitulé : *Abrutis par les livres*, reprochait à l'éducation collégiale d'être trop systématique, trop méthodique, d'exercer trop la mémoire et pas assez le jugement, d'où il résulte trop souvent que la jeunesse, après son cours d'études, éprouve une fatigue, une sorte d'engourdissement intellectuel qui la conduit à l'impuissance de l'esprit. Ce n'était point là dire que l'éducation classique ne conviendrait pas à notre pays ; c'était seulement signaler un prétendu défaut de cette éducation, — rien de plus.

Comme contre-partie de cette thèse, j'ai exposé en peu de mots les idées suivantes.

Dans tous les pays l'enseignement est méthodique, car, étant donné par un seul à plusieurs, il faut de toute nécessité qu'il le soit : pourquoi donc ne produirait-il pas ailleurs les mauvais fruits qu'on lui attribue ici ? La même cause devrait produire le même effet, et comme on ne formule pas de semblables plaintes dans les vieux pays, plus expérimentés que le Canada, la présomption est que cette paralysie, dont les jeunes talents parmi nous semblent frappés quelquefois, n'est pas une maladie contractée sous le toit du collège. On nous montre, il est vrai, des enfants qui avaient d'assez bonnes dispositions lorsqu'ils ont abordé Lhomon, et qui sont sortis du collège presque stupides ; huit années d'études, au lieu d'en faire des esprits actifs, ont tué leurs facultés. Mon Dieu ! c'est un malheur assurément ; mais ces faits isolés ne permettent pas de conclure, en thèse générale, qu'on perd l'esprit sur les bancs de l'école. Il y a des estomacs qui ne peuvent supporter les truffes : doute-t-on pour cela que les truffes ne soient excellentes choses ? On dit seulement que certaines personnes ont le malheur de n'en pouvoir manger.

Il faut chercher ailleurs que dans l'éducation classique l'influence délétère que subit la jeunesse canadienne ; elle se trouve dans notre état de société ; elle est un défaut inhérent à la jeunesse d'un peuple. L'instruction est encore assez peu répandue dans ce pays qu'un échappé de l'école est au niveau de la classe que nous appelons instruite, et par conséquent n'éprouve point la nécessité immédiate d'étudier d'avantage et plus fortement que jamais, comme il le devrait pour assurer son succès dans un avenir plus éloigné : au contraire, il se laisse étourdir par les petits triomphes que lui valent pour le moment ses connaissances élémentaires, et devient sans s'en apercevoir paresseux d'esprit en prenant l'habitude de compter toujours sur ce fonds de connaissances, lequel néanmoins s'épuise petit à petit, laissant bientôt notre jeune homme sur le pavé. Nous voyons ce fait se produire tous les jours ; il est indéniable et très-réel, tandis que cette espèce de torture à laquelle on prétend que l'esprit des élèves est soumis dans nos maisons d'éducation est un fait nouvellement révélé qui semble pour sûr plus que problématique. La paresse d'esprit, favorisée par des circonstances extérieures qui entourent les débuts de la jeunesse dans le monde, telle est la véritable cause des échecs qui atteignent dès l'entrée de leur carrière quelques-uns de nos compatriotes.

On pourra atténuer le mal en le signalant avec courage, en lui apposant des instituts littéraires ou des chaires publiques, mais il ne disparaîtra, la chose est trop probable, qu'en proportion des progrès de l'instruction dans la masse du peuple et surtout dans la classe déjà éclairée. Un exemple fera saisir toute ma pensée. On n'enseigne pas l'économie politique dans nos collèges : aussi le jeune homme qui entend parler de la "distribution des richesses," de la "loi des impôts," du "libre échange," et citer l'autorité d'Adam Smith et de J. Bte. Say, se voit incapable de donner la réplique, et l'on peut croire qu'intérieurement il en éprouve une douleur cuisante de vanité blessée. Le soir il songe à son ignorance de cette partie des connaissances humaines ; le lendemain il attaque de front l'économie politique, et si ce garçon a quelque vigueur dans l'âme, il ne cessera d'étudier que le jour où il saura sa matière. Eh bien ! si en fait d'histoire, de littérature, de science en général, la jeunesse se trouvait à ses débuts dans la même position d'infériorité qu'en économie politique, au lieu d'être satisfait d'elle-même, elle travaillerait avec une nouvelle énergie pour se mettre à la hauteur de son entourage. Si en toutes choses nous étions plus instruits que des écoliers, les écoliers tâcheraient de s'élever jusqu'à nous ;

mais nous n'avons de supériorité sur eux que dans notre spécialité professionnelle, et ils acceptent cette supériorité sans rougir, comme de raison, de même qu'ils ont accepté au collège celle de leurs professeurs. L'émulation de notre jeunesse, en un mot, n'est pas excitée par ses relations sociales, et c'est pourquoi l'on n'étudie pas assez.

La vérité de tout ceci paraît bien évidente au jeune canadien qui a voyagé en Europe. On est plus instruit que nous là-bas : aussi, rendus à Londres ou à Paris, nous sentons, je vous le jure, le besoin de revoir Homère et Cicéron et de lire cent volumes dont personne ne parle au pays ; sans quoi nous sommes exposés à nous faire dire à table d'hôte par le premier venu que nous avons fait l'école buissonnière depuis notre sortie du collège.

Enfin, laissant de côté tous détails, on se trouve en face de cette double question : Si chaque classe de notre société était plus instruite, la jeunesse n'étudierait-elle pas d'avantage — et si elle étudiait d'avantage, serait-elle aussi stérile ?

Il n'y a qu'une réponse possible. Mais alors n'accusez plus les collèges et donnez nous le temps de nous instruire.

D'ici là nous usons des remèdes qu'on suggère. Les associations littéraires ont leur mérite, et des chaires publiques seraient d'un grand secours à tout le monde ; mais la meilleure sauvegarde du jeune homme, c'est un ami dévoué qui lui découvre les écueils, qui l'empêche, en lui signalant ses défauts et en ne lui ménageant pas les reproches, de se laisser éblouir par les louanges, qui le pousse au travail en indiquant un noble but à son ambition. Et pourtant faut-il le dire ? ceux-mêmes qui voudront user de ce moyen ne sont pas assurés d'y parvenir, car les véritables amis sont comme les trèfles à quatre feuilles ; on en trouve quelquefois, par hasard, quand on ne les cherche pas.

Voilà ce que j'écrivais en réponse au collaborateur de *L'Opinion Publique* qui, acceptant l'éducation classique telle que nous la possédons, voulait en faire voir les défauts. Mais M. David a changé le terrain de la discussion en disant que les collèges classiques ne sont pas ce qui convient à notre pays, que l'éducation ici doit être avant tout industrielle, commerciale et agricole.

Je profiterai de votre libéralité, mon cher David, pour discuter cette nouvelle question dans votre prochain numéro.

OSCAR DUNN.

"HOMMES ET LIVRES."

Nous recevons, sous ce titre, une correspondance de Mr. Lareau, dont nous avons eu occasion de parler dans notre dernier numéro comme collaborateur de M. G. Doutré dans un ouvrage de droit en voie de préparation. Cette correspondance, d'ailleurs fort bien faite, traite la question d'éducation à un point de vue tout nouveau : suivant Mr. Lareau, la paresse d'esprit, signalée par nos correspondants, et qu'il appelle, lui, le découragement, le dépérissement de la jeunesse, n'a pas sa cause dans notre système d'éducation, qu'il trouve relativement parfait, moins les écoles primaires et intermédiaires. La cause du mal est plus profonde, date de plus loin ; c'est notre régime politique, "régime batard," comme l'appelle Mr. Lareau, qui a produit l'état de choses que tous déplorent. Et de là le prétexte à un thème magnifique sur l'indépendance et la rupture du lien colonial comme panacée suprême à tous nos maux. C'est complètement déplacé, si non même écarter la question dans ses causes comme dans ses résultats.

Il s'agit de savoir si notre système d'éducation a répondu, et s'il répond encore aux besoins de notre société, telle que l'avait laissée la Cession de 1763, telle que l'ont depuis faite nos nouvelles et différentes circonstances politiques.

Dire que le régime colonial ne convient pas à l'enthousiasme de la jeunesse, ce n'est pas du tout résoudre la question, ni même la poser.

Tout en désapprouvant bien formellement ce que nous pourrions appeler la partie politique du travail de Mr. Lareau, ainsi que ses principes sur l'éducation compulsive, nous le publions néanmoins avec plaisir, parce qu'il a une valeur sérieuse et contient de bonnes vérités qu'on n'entend pas assez souvent.

J. A. MOUSSEAU.

Le Parlement canadien s'ouvre, comme l'on sait, le 15.

L'ENLEVEMENT DE CADAVRES A LACHINE.

Cette affaire fait beaucoup de bruit, et mérite d'occuper l'attention publique. Nous avons toujours compris la situation difficile où se trouvent les étudiants en médecine dans ce pays. Il leur faut des sujets pour étudier avec fruit leur profession, il leur en faut à tout prix ; or comme on ne trouve pas moyen de leur en fournir suivant leur besoin, ils les volent. Mais

l'affaire de Lachine présente un caractère triste, odieux. Voici les faits tels que racontés par plusieurs journaux.

"Le 29 janvier dernier, quatre étudiants en médecine partirent de Montréal et se rendirent à Lachine. Dans le courant de la nuit, ils parvinrent au cimetière, enfoncèrent les doubles portes du charnier, et enlevèrent trois corps, dont deux étaient ceux de religieuses récemment décédées.

Puis ils repartirent pour Montréal.

"Le lendemain, la paroisse de Lachine apprit cette audacieuse profanation avec une indignation impossible à décrire. La population entière se leva comme un seul homme pour protester contre un pareil acte. Immédiatement plusieurs citoyens partirent pour la ville, bien décidés à retrouver coûte que coûte les corps enlevés et à les ramener au lieu de leur repos.

"Pendant trois jours les recherches furent vaines, mais au moyen de certaines indications obtenues d'une tierce personne, on découvrit les auteurs du vol. C'étaient comme nous l'avons dit, quatre étudiants en médecine, qui avaient fait l'expédition pour le compte d'un cinquième, qui lui, avait revendu les cadavres à une autre institution, moyennant un profit considérable sur le prix qu'il avait payé lui-même.

"Ce n'est qu'en payant une somme de \$112 et en promettant au spéculateur de taire les noms, que les citoyens de Lachine ont pu obtenir possession des corps et les ramener à Lachine où ils ont été inhumés de nouveau."

Evidemment il n'y a pas eu dans cette affaire que l'amour de la science, le désir de s'instruire ; et c'est ce qui froisse l'opinion publique ordinairement très-libérale pour ces sortes de choses.

Il y a des gens qui ne se contentent pas de spéculer sur les vivants, il faut encore qu'ils trafiquent sur les cadavres.

LE CARNAVAL A LA CHAMBRE DES COMMUNES.

(15 février 1871.)

IMITE DU "CARNAVAL," DE GUSTAVE NADAUD.

AIR : — *T'en souviens-tu, disait un capitaine.*

Je suis moulu, j'ai la tête fêlée,
Quel cauchemar, quel affreux bacchanal !
Mes chers amis, je viens de l'Assemblée :
Nos députés fêtent le carnaval.

Où, je l'ai vu, c'était un bal sans gêne,
Dans les salons de notre Parlement ;
Se gêner là n'est vraiment pas la peine ;
On s'amusait, vous allez voir comment.

COCKBURN, puissant et grimpé sur sa chaise,
Avec ardeur maniait un archet.
Dans un hautbois, tout en se pâmant d'aise,
Soufflait, soufflait son collègue BLANCHET.

SIRS GEORGE et JOHN, *of course*, ouvraient la danse,
BLAKE et DORION leur faisaient vis-à-vis ;
Ils babillaient entre eux sans éloquence,
On aurait dit un quadrille d'amis.

CURRENCY HINCKS, dont la jambe est rebelle,
Avec HOLTON prenait un doigt de vin ;
Vous me direz que "je la conte belle ;"
Le vin se prête à noyer nos chagrins.

CINTHE MASSON, qui bien souvent murmure,
Ne trouvait plus que tout marchait si mal ;
Il voulait même offrir une voiture,
En souvenir, à Monsieur McDOUGALL.

CHEVAL valsait en serrant par la taille
Le grand SANDFIELD, ami de la maison ;
FORTIN chantait, en voix de basse-taille,
Le "Brigadier" qui toujours a raison

Avec COUPAL FORTIER parlait finance,
On discutait l'urgente question
Des rats musqués dont la haute influence
Se fait sentir dans notre nation.

PELLETIER danse avec le SERGENT D'ARMES
En lui disant son amour pour CHAPAIS
RYMAL l'écoute et pleure à chaudes larmes
BÉCHARD croit faire un discours sur la paix.

DUFRESNE avait une liste civile
Où figuraient de bons gros traitements :
Le Gouverneur pouvait vivre à la ville :
Les employés pouvaient porter des gants.

TOM FERGUSON, les deux mains sur la pause,
Gronde un solo gai comme un libéra.
CAYLEY, rêveur, et méprisant la danse,
S'en va conter fleurette à BOURASSA.

BENOIT, TREMBLAY, GODIN et ROBITAILLE
Dansaient en rond, se tenant par la main
RYAN s'est fait d'une botte de paille
Un tabouret plus moelleux que le crin.

LINDSAYS stoïque, avait mis sur sa table
Deux pieds chaussés de mules de velours.
FANNING, coiffé d'un turban très sortible
Nous décochait d'atroces calembourgs.

CIMON, atteint d'un transport poétique,
Pour GEOFFRION rimait des madrigaux.
LACERTE ornait son chef patriotique
D'un casque monstre applaudi par BROUSSEAU.

Dans le fauteuil où siège Mackenzie
COUPAL, lui, brode un article de fond,
Sur un sujet de haute comédie
Que BELLEROSE a fourni sans façon.

Vers le fumoir, où trône la sagesse,
Avec LANGLOIS je dirigeai mes pas.